



LETTRES

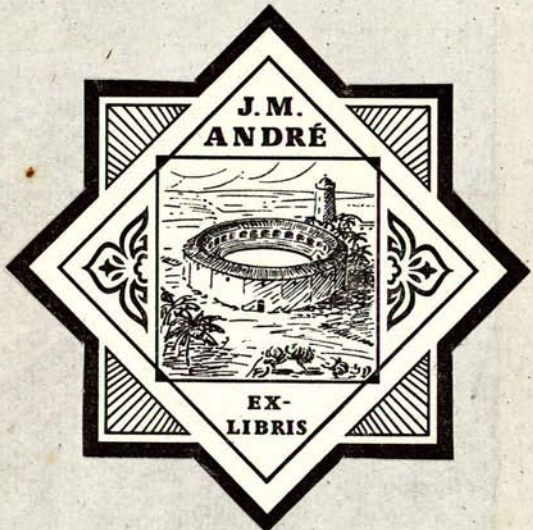
SUR

L'ESPAGNE

I



(1726)



A-2970/1

R

143263



LETTRES

SUR

L'ESPAGNE.

TOME I.

Bonnet



LETTERS

FOR

LEBBAGNE.



Handwritten signature or scribble in brown ink, possibly reading "L. LEBBAGNE" or similar, with a large flourish below it.

ÉTAT PRÉSENT
DE L'ESPAGNE

ET DE

LA NATION ESPAGNOLE.
LETTRES ECRITES

A MADRID,

Pendant les Années 1760 & 1761 :

Par le Docteur EDOUARD CLARKE, Membre
de l'Université de Cambridge.

TOME PREMIER.

2 liv. 10 s. le vol. relié.



A BRUXELLES,

Et se trouve

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-
Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-
Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.

ÉTAT PRÉSENT
DE L'ESPAGNE

ET DE

LA NATION ESPAGNOLE
LETTRES ÉCRITES

A MADRID,

Pendant les Années 1760 & 1761
Par le Docteur Antonio de S. J. & C.
de l'Université de Madrid.

TOME PREMIER.

Paris chez la Citoyenne Lesclapart
à la Boutique de la Citoyenne Lesclapart



A BRUXELLES

Et à Paris

A PARIS

Chez la Citoyenne Lesclapart, Libraire, rue de la Harpe
à la Boutique de la Citoyenne Lesclapart
à la Boutique de la Citoyenne Lesclapart

M D C C L X



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

L'ESPAGNE & la Nation Espagnole sont l'Etat & le Peuple de l'Europe que nous avons le plus d'intérêt de connoître, & qui nous sont communément les moins connus. Voisins de ce grand & beau Royaume par nos Provinces méridionales, nous avons avec l'Espagne d'anciennes liaisons de commerce, d'alliance, d'affinité même très-proche, puisque c'est la Maison de France qui regne depuis plus d'un demi-siècle sur ses Peuples. Tous ces nœuds se trouvent encore resserrés par le Pacte de Famille : Ouvrage d'une politique aussi sage qu'éclairée, & nouveau lien qui, joint à ceux du sang, cimente notre intelligence. Que de raisons pour un François d'être un peu curieux, de désirer même d'être instruit sur l'état actuel de ce Royaume ! Ceux qui croiroient connoître l'Espagne par les anciennes Relations, se trouveroient aujourd'hui bien trompés. Il ne faut qu'une ou deux générations, pour changer presque toute la face d'une Nation polie & capable de culture. Ces chan-

ij **AVERTISSEMENT**

gemens , à la vérité , sont plus sensibles dans le moral que dans le physique ; mais il ne s'en fait gueres dans les mœurs ou dans le génie national , qui n'influe plus ou moins sur le local du pays.

L'esprit d'observation est maintenant répandu par-tout ; mais il faut convenir en général que les Voyageurs Etrangers , & en particulier les Anglois , observent ordinairement mieux que nous : voilà pourquoi tous les Voyages des derniers que l'on nous traduit , sont si bien accueillis en France. L'Anglois qui voyage a d'abord beaucoup moins de préjugés , ou tient moins à ceux qu'il a nécessairement , que tout autre National. Il est encore fort souvent plus instruit que la plûpart des autres Voyageurs.

Enfin , quand ce n'est point un jeune Lord , ou un riche héritier qui voyage seulement pour chercher le plaisir , & le payer tout ce qu'on veut le lui vendre ; c'est un Observateur attentif à qui rien n'échappe , qui sçait mettre également à profit sa dépense & sa curiosité. Tel paroît avoir été l'Auteur de ces Lettres. Le Docteur Clarke , homme grave , & sur-tout lettré par état , étoit attaché à l'Ambassadeur d'Angleterre , en qualité de Chapelain. On juge

rien qu'un homme de ce caractère, qui vouloit voyager utilement, tant pour son pays que pour lui-même, n'a rien négligé pour être bien instruit sur tous les objets dont il parle. Les Anglois, par les intérêts de Commerce, & les liaisons nécessaires qu'ils ont avec les Espagnols relativement à l'Amérique, s'attachent à bien connoître cette partie. Elle est donc entrée pour beaucoup dans les vûes de l'Auteur; c'est pourquoi ses Lettres contiennent des détails très-particuliers sur les Finances d'Espagne, sur la Marine Espagnole, sur le Commerce en général, sur les Poids & Mesures, sur les Monnoies, sur les Manufactures, sur l'Agriculture, &c. Ainsi voilà d'abord de quoi piquer la curiosité de ceux qui s'attachent aux spéculations économiques, dont le goût est si répandu parmi nous. Les Politiques y trouveront un fidele Tableau du Gouvernement général d'Espagne, & de son état actuel: ce qui comprend les Etats du Royaume, les Conseils, les Juntas, les Tribunaux & Cours de Justice, la Cour, les Grands, l'Etat Militaire, & tout ce qui a rapport à ces différentes parties. L'attention des Gens de Lettres se portera sur les descriptions des principales Villes d'Espagne,

qui sont aussi curieuses qu'exactes, sur les Antiquités Romaines recherchées par l'Auteur, & sur tout l'Historique qu'il y a semé. Ils prendront encore ici la plus juste idée de la Littérature Espagnole, & des principaux Écrivains de la Nation, de l'état de la Médecine, du Théâtre, des Arts, des Spectacles, &c. &c. L'Auteur s'étoit chargé de faire, pour l'importante révision de la Bible projetée par un sçavant Anglois (M. Kennicott), la plus soigneuse recherche de tous les Manuscrits Hébreux des Saints Livres, qui peuvent se trouver en Espagne; & l'on verra, tant par ses correspondances avec quelques Hébraïsans du pays, que par le Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de l'Escurial, mis à la fin du second Volume, quelle est la richesse des Espagnols en ce genre.

Quoi que nous ayons dit plus haut de l'indifférence passive dont se piquent assez généralement les Anglois, non seulement ils ne sont point exempts de partialité, mais même ils ne se contraignent pas le moins du monde sur cet article, & ils la font éclater en toute occasion. La Religion Catholique, entr'autres, est toujours pour un Anglois une ample matière de sarcas-

DE L'ÉDITEUR. v

mes ou déclamations usées, dont leurs Voyageurs ne se lassent point de faire un ornement fastidieux de leurs Relations.

Tout le bon-sens du Docteur Clarke n'a pu le préserver de cette foiblesse. Les Moines, l'Inquisition, les Dévotions Espagnoles, &c. sont autant de pierres d'achoppement où vient échouer sa Philosophie. Tous les lieux communs répétés un million de fois par les Protestans, il les retrace encore avec autant de sérieux, que si c'étoit une découverte qui lui eût été réservée, & qu'il fût important d'inculquer sur nouveaux frais à ses Concitoyens. L'Éditeur n'a pas cru devoir tenir grand compte de ces traits, qui n'ont rien de neuf, qui n'apprennent rien, & qu'on peut tout au plus regarder comme la profession de foi de l'Auteur sur toutes ces matieres. Il croit même n'avoir pû mieux marquer son estime pour l'Ouvrage Anglois, qu'en supprimant toutes les traces de ces préjugés Nationaux qui déshonorent beaucoup de bons Livres, où il ne s'agit de rien moins, comme ici, que de controverse. A cette liberté près, qu'on ne s'est permise que pour le bien même de l'Ouvrage, on ose assurer qu'il n'y a pas un seul fait intéressant ou curieux, pas même un

▼ j AVERTISSEMENT

seul mot de quelque instruction, qui n'ait été fidèlement conservé, à l'exception de certains calculs qui ne sont point à notre usage. Ainsi rien à regretter ici, sinon que l'Auteur n'ait pas fait un plus long séjour en Espagne, & que la Guerre, en l'obligeant de quitter ce Royaume, ait interrompu ses Observations.





PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR ANGLOIS.

L'AUTEUR de ces Lettres, ayant eu l'honneur d'être attaché, en qualité d'Aumônier, à M. le Comte de Bristol, Ambassadeur extraordinaire, & Ministre Plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique à la Cour d'Espagne, a fait sa principale étude, pendant près de deux ans de séjour à Madrid, de rassembler en un corps d'ouvrage toutes les recherches qu'il avoit faites sur l'État présent de l'Espagne, afin de satisfaire la curiosité de quelques amis, & d'être de quelque utilité au Public.

Il lui a toujours paru, que le premier & l'unique objet que devoit

se proposer un Voyageur, étoit de chercher à acquérir des connoissances suffisantes pour se dépouiller des préjugés que l'on a communément en Angleterre à l'égard des autres Nations, pour rectifier son jugement, & se former une idée juste & vraie des différens peuples de l'Europe. Le temps précieux des Voyages, employé de cette manière, seroit incontestablement très-utile & fort avantageux, quoique peut-être moins agréable & moins flatteur à l'imagination, que de visiter les bords de l'Aufide & du Mincio, Horace & Virgile à la main, ou de voyager sur les rives du Scamandre & du Simois, en tenant l'Iliade d'Homère.

Un Voyageur Historien, qui sans partialité rend un compte exact des mœurs & des coutumes des pays qu'il a bien vûs, est utile à sa patrie. Il est vrai que cette

occupation est au-dessous du Bel-Esprit & des Littérateurs d'un goût fin & délicat ; mais au moins on ne sçauroit nier qu'un Voyageur , tel que je le suppose , ne rende plus de services au Public , qu'un prétendu connoisseur en peinture , qui crie par-tout au miracle , & qui achette à grands frais un Tableau gâté du Titien ; ou qu'un Antiquaire qui se croit trop heureux d'avoir recouvré une Médaille informe & barbare , d'avoir deviné une Inscription à demi-effacée , ou enfin d'être venu à bout de dessiner quelques restes de ruines antiques.

Il seroit sans doute à souhaiter que nos jeunes Lords , dans leurs voyages , fixassent leurs regards de ce côté-là. Le sujet n'est point épuisé , & l'objet est beaucoup plus important que de s'attacher à connoître la Musique & les vices d'Italie , ou les modes & la cuisine

Françoise. Observer la variété des mœurs, la force des coutumes & de l'éducation, l'utilité des Loix, les effets du climat, &c. c'est travailler plus utilement pour ses Concitoyens, que de leur rapporter une mode nouvelle, un nouvel air, ou un mêt nouveau.

L'Auteur, espérant que son séjour en Espagne seroit d'une plus longue durée, avoit formé un plan bien plus vaste que celui qu'il a suivi dans ces Lettres. Mais la guerre s'étant tout-à-coup malheureusement allumée entre l'Espagne & l'Angleterre, il ne lui a pas été possible d'exécuter son dessein. Il espère de l'indulgence du Lecteur, qu'on n'attribuera qu'à cet incident imprévu, qui a détruit toutes ses espérances, les défauts qu'on pourroit remarquer dans cet Ouvrage.

Ces Lettres auroient été moins vuides & moins superficielles, si la Nation chez laquelle elles ont

été écrites, aimoit la société; si les maisons n'y étoient pas inaccessibles; s'il étoit aussi aisé de s'y instruire & d'y prendre des connoissances, que dans le pays où elles sont publiées. Le défaut d'une éducation générale en Espagne, & le peu de goût qu'ont les Espagnols pour se procurer les connoissances, qu'on aime tant à acquérir & à cultiver en Angleterre, sont un grand obstacle aux observations d'un Voyageur, & jettent beaucoup de lenteur & de difficultés dans toutes ses recherches. Le génie réservé des Espagnols, & leur caractère taciturne, sont encore un autre embarras; mais ce qui est le plus capable d'inspirer du dégoût & du découragement au Voyageur qui aura le plus de patience & de sagacité, c'est cette injurieuse défiance qu'ils ont tous, mais principalement les Prêtres & les Moines, à l'égard

de ceux qu'ils nomment *Hérétiques*. Si à tous ces obstacles on ajoûte l'épouvantail de l'Inquisition, qui, dans les pays de la domination Espagnole, ferme la voie à toutes les recherches, à toutes les connoissances & informations que pourroit prendre un Voyageur; on ne fera plus surpris de ne pas trouver dans ces Lettres tout ce qu'on y pourroit désirer.

Parmi toutes les difficultés que trouve en son chemin un Étranger curieux de s'instruire dans les États de Sa Majesté Catholique, celle du langage n'est pas la moindre. Les Langues Françoise & Italienne sont tellement à la mode, & si répandues en Angleterre, que nos jeunes Lords ne se mettent point en voyage, sans connoître les graces de l'accent Romain & de l'accent de Blois (1). Mais en compte-t-on

(1) L'Auteur vante l'accent de Blois, suivant

P R É F A C E. xiiij

beaucoup qui possèdent l'Espagnol, & qui puissent seulement demander en cette Langue le chemin ou la distance d'une ville à l'autre ? Faut de sçavoir l'Espagnol, l'Auteur de ces Lettres s'est trouvé souvent dans de grands embarras ; il croyoit y suppléer en faisant usage de la Langue Latine, si connue dans toute l'Europe. Mais outre le peu de personnes qu'il trouvoit en état de parler cette Langue, la plûpart de ceux qui en sçavoient quelque chose, la parloient si différemment des autres Nations, qu'il ne pouvoit ni les entendre, ni se faire entendre d'eux. Lorsqu'il parloit Latin selon la prononciation Angloise, leur réponse ordinaire étoit : *No entiendo ; no es latino por aça,*

l'ancien préjugé qui ne subsiste plus en France, depuis qu'il n'y a plus de Cour en cette Ville : ce qui remonte à plus d'un siècle.

pero es latino por alla. JE ne vous entends point : ce n'est pas là du latin pour ici , mais c'est du latin pour là , c'est-à-dire , pour votre pays.

Toutes les Relations que nous avons de l'Espagne se bornent aux Romains , ou aux Relations anciennes & modernes.

Les Romains qui nous peignent l'Espagne , ont beaucoup contribué à nous donner les idées peu justes que nous avons encore aujourd'hui de la Nation Espagnole. Les extravagances de la Chevalerie , & les galanteries ridicules des anciens Espagnols n'existent plus ; la guittare & le gantelet sont mis à l'écart ; les mœurs de la France ont passé les Pyrénées avec les Princes de la Maison de Bourbon. La Langue Espagnole ose même lutter continuellement contre la Françoisise , plus adroite & plus insinuante : & si la Cour n'avoit pas retenu la coutume de ne répondre

P R É F A C E. xv

aux Étrangers qu'en Espagnol, il est certain que cette dernière Langue seroit beaucoup plus négligée. La politesse Françoisse a changé l'air du pays, & à adouci certains traits un peu barbares de cette contrée. La Noblesse a coupé ses moustaches, & a jetté bas son manteau. Les Inquisiteurs mêmes ont appris à devenir humains; ils ne font plus *griller* les Hérétiques tout vifs, comme il se pratiquoit encore sur la fin du dernier siècle, dans la ville de Grenade.

On peut taxer de Relations surannées, la plûpart de celles qui ont été repandues avant l'avènement de la Maison de Bourbon à la Couronne d'Espagne. Ces Relations peuvent avoir été vraies & fort exactes dans le temps; mais aujourd'hui elles ne ressemblent non plus à l'Espagne, que Londres ressemble à ce qu'il étoit du temps d'Edouard III. Telle est en parti-

culier celle qui a le plus de vogue en Angleterre, sous ce titre : *Voyage d'une Dame en Espagne*, Ouvrage pillé d'un Auteur François. *Les Délices de l'Espagne*, sont un assez bon Livre ; mais la face du pays & les mœurs ont tellement changé, que les lieux dont on y voit la description, sont devenus méconnoissables.

Parmi les Relations modernes, nous n'en avons point en notre Langue qui soit passablement exacte. Les *Voyages de Willoughby*, quoique réimprimées dans la Collection d'*Harris*, ne sont d'aucun poids, & ne méritent nulle considération. On dit que la partie Botanique & l'Histoire naturelle en sont assez bonnes ; c'est ce qui fait apparemment qu'on les a publiés avec l'Ouvrage de M. *Rey*. Il a paru récemment une Brochure intitulée : *Tour en Espagne & en Portugal. Londres, 1660. in-8°.*

Mais il paroît que l'Auteur a plutôt eu pour but de décrier l'Eglise Romaine, que de bien observer les mœurs, les Loix & les Coutumes du pays.

Quant aux Lettres que nous donnons au Public, on a pris tout le soin possible pour que toutes les Relations fussent vraies, authentiques & de la première main. *L'Etat des Monnoyes*, a été examiné & approuvé par Messieurs *Darci & Jois*, les deux plus fameux Banquiers de Madrid. *L'Etat des Forces de Mer & de Terre*, *l'Etat des Finances*, & celui *des revenus de la Couronne*, ont été copiés sur un Manuscrit François de la plus grande autorité, que l'Auteur a dans sa possession, & qui forme un Ouvrage très-curieux. Il est intitulé : *Bilan général des Finances de Sa Majesté Catholique, Don Carlos III, Roi d'Espagne. 1760.*

L'Auteur ne hazarde rien ici qu'on puisse soupçonner de faux ou révoquer en doute ; cependant il n'est pas à présumer qu'il ne lui soit point échappé de méprises , quelque effort qu'il ait fait pour les éviter. Il n'a négligé aucun des secours qu'il a pu trouver ; il a vu & lu avec attention tout ce qui a été publié sur l'Espagne ; il a profité des recherches de ses amis , & n'a rien omis de ce qu'ont pu lui procurer ses correspondances de Londres ou de Madrid. Quoiqu'il ait consulté tous les Auteurs qui ont écrit sur l'Espagne , ce n'a point été dans la vue de s'enrichir de leurs dépouilles ; mais pour éviter de faire les mêmes observations , ou de tomber dans les mêmes erreurs. Il s'est conformé sur ce point , autant qu'il a pu , à l'excellent précepte que donne aux Historiens & aux Voyageurs le Docteur *Middleton* , dans sa belle

Préface de la Vie de Cicéron.

» EN écrivant l'Histoire ou les
 » Voyages, dit-il, au lieu de co-
 » pier les Relations de ceux qui
 » nous ont précédés dans la même
 » carrière, nous devrions nous tra-
 » cer une route qui ne fût connue
 » que de nous, & nous attacher à
 » des observations qui nous fussent
 » propres, ou telles que les cir-
 » constances les représentent à
 » notre esprit sous un jour parti-
 » culier, en les examinant & les
 » discutant avec beaucoup d'at-
 » tention, & sans avoir égard à
 » ce que d'autres peuvent en avoir
 » dit avant nous. Quoique dans
 » ce genre d'écrire les matériaux
 » soient communs, & que chacun
 » soit obligé de bâtir sur le même
 » fond; cependant si l'Auteur a
 » de l'art, il sçaura donner à son
 » Ouvrage un tour particulier qui
 » le rendra neuf, & qui ne sera
 » propre qu'à lui ».

L'Auteur de ces Lettres ne se flatte pas d'avoir rempli cette instruction ; mais il a fait tous ses efforts pour éviter de redire ce qu'on avoit dit avant lui.

On donne ce Recueil sous la forme de *Lettres*, parce qu'en effet ce sont des Lettres, la plûpart écrites de Madrid à Londres, telles qu'elles subsistent dans cet Ouvrage, & que l'Auteur n'a vu aucune raison de les changer. Il est certain d'ailleurs que le genre épistolaire est le plus propre & le plus commode, pour traiter ces sortes de sujets. Il donne plus de liberté ; on peut s'étendre ou se resserrer, comme on le juge à propos ; on passe plus aisément d'une matiere à l'autre ; enfin le Lecteur est moins fatigué, parce qu'il n'est pas obligé de donner continuellement & sans relâche aux matieres une attention bien suivie.

Les Compatriotes de l'Auteur,

en parcourant cet Ouvrage, sentiront le prix d'être nés sous un gouvernement tel que l'Angleterre. Ce ne sera pas une petite satisfaction pour eux, de se trouver dans leur patrie maîtres de leurs sentimens & de leurs actions; d'y jouir avec sécurité de la plus grande liberté de conscience, & d'une propriété véritable, à laquelle rien ne peut donner atteinte. Heureuse contrée où la liberté ne peut dégénérer en licence, parce qu'elle ne dépend point du pouvoir arbitraire d'un seul, mais de la sagesse de tous, & qu'elle est restreinte dans les bornes de la raison, de la justice & des loix; où le Noble ne peut point enfreindre ces loix, & n'est pas plus à l'abri des mains de la justice, que le dernier des sujets; où le Ministre lui-même est comptable de son administration au Public; où enfin, s'il trahit les intérêts de la patrie, il ne

peut se dérober à la vindicte lé-
gale!

L'Introduction Historique qu'on
a mise à la tête de ce Volume,
est composée de trois parties. La
premiere n'est qu'un extrait d'un
Ouvrage du Marquis de Monde-
çar, Gentilhomme Espagnol, sça-
vant & judicieux, dans lequel on
fait voir l'origine & la naissance
des différens Royaumes qui ont
partagé l'Espagne, & qui subsis-
tent encore aujourd'hui sous le
nom de Provinces. La seconde,
est un Abrégé Historique, depuis
la mort de Charles II, dernier
Prince de la Maison d'Autriche,
jusqu'à l'avenement à la Couronne
de Charles III, aujourd'hui Roi
d'Espagne. La troisieme partie,
est une Notice des différens Trai-
tés conclus entre l'Espagne &
l'Angleterre, avec les noms des
Ministres & Ambassadeurs des
deux Cours dont ils sont l'ouvrage.

Quant au fond de ces Lettres, ceux qui ont lu ou qui liront les Relations du Maréchal de *Bassompierre*, de la Comtesse d'*Aunois*, du Pere *Labbat*, de l'Abbé de *Veyrac*, de Madame de *Villars*, de Don *Juan Alvarez de Colmenar*, & autres, verront la différence qu'il y a entre une description naïve & impartiale, & portant l'empreinte de la candeur, de la vérité, & une Relation remplie d'invectives, dictée par la satire, écrite par une plume trempée dans le fiel. Ces Auteurs étoient cependant de la même croyance que les Espagnols, & des zélateurs de la Religion Romaine. Si donc cette Relation a quelque avantage sur les précédentes, c'est qu'on y voit un Protestant, ou, pour parler le langage populaire, un Hérétique, s'expliquer sur un Pays Catholique d'une manière plus favorable, que n'en ont jamais parlé

les Catholiques eux-mêmes (1). La vérité seule a toujours été le flambeau qui a guidé l'Auteur. Il n'a eu ni aigreur ni animosité à combattre ; il abhorre les préjugés nationaux, & il s'est dépouillé de toutes les préventions qu'on a ordinairement pour ou contre un pays où l'on va voyager ; il n'a par conséquent été ni indulgent, ni sévère. Enfin il aime & révere les Espagnols ; il admire leur vertu, & applaudit à leur valeur : mais lorsqu'il a été question de porter un jugement vrai, il l'a fait avec liberté, en ne s'écartant jamais de la maxime qu'il a choisi pour devise :

Ne quid falsi dicere auctus, ne quid veri non auctus.

(1) Voyez l'Avertissement de l'Editeur, pag. v. Il est vrai que l'Auteur Anglois n'a pas donné dans l'excès de quelques Ecrivains de sa Nation, & qu'à cet égard, il est un de ceux qui *minimis urgentur.*

INTRODUCTIO



INTRODUCTION HISTORIQUE,

*Extraite d'un Ouvrage du Marquis
de Mondecar sur les Historiens
Espagnols (1).*

LA domination Romaine n'a fini en Espagne que vers la fin du quatrième siècle. Cependant l'histoire d'Espagne se trouve encore liée avec l'histoire Romaine jusques aux commencemens du septième siècle, après quoi la domination des Romains y fut totalement éteinte. Vers l'an 400 de l'Ere Chrétienne, les Goths firent en Espagne la première invasion. Himéric, à la tête des Suèves & des Alains, fit la conquête de la Gallice environ l'an 408. Ces mêmes Suèves, qui donnèrent leur nom à la Gallice, subjuguèrent le Portugal vers l'an 464. Réquina, fils d'Himéric, conquit

(1) Cet Ouvrage, au rapport du Docteur Clark, étant fort judicieux, neuf & difficile à trouver, il n'a pas voulu en priver ses lecteurs.

Tome I.

A

la Biscaille, l'Andalousie, prit Sarragoce & Tarragone en 488. Récarède fut proclamé Roi d'Espagne en 587. Il convoqua une assemblée générale où se trouvèrent les Prélats & les Grands du Royaume qui lui déferèrent la Couronne. Après lui Wittéric monta sur le trône; Gundemer lui succéda en 610; & en 631 Sisennand fut élu Roi, & tint sa Cour à Tolède.

Ce ne fut que vers l'an 680 que les Maures firent une irruption en Espagne; & la domination des Goths n'y eut que 300 ans de durée; car Tarif Abenzarca parut en 713.

Les principales Nations du Nord qui se répandirent en Espagne, furent les Vandales, les Goths & les Suèves. Les Vandales, après s'être rendus maîtres de l'Andalousie, à laquelle ils donnèrent leur nom, passèrent en Afrique. Les Suèves furent long-temps possesseurs de la Gallice; mais les Goths conquièrent toute l'Espagne, & la tinrent pendant plus de 200 ans. Ils possédoient encore la Mauritanie, & d'autres Provinces en Afrique & dans les Gaules; ils occupoient aussi toute cette étendue de pays qu'on a nommée dans la suite Languedoc. Les

Goths furent chassés par les Sarrasins , & les Sarrasins furent à leur tour chassés par les naturels du pays , lorsque Pélage fut établi sur le trône.

Les Sarrasins étendirent leur domination sur toutes les Provinces d'Espagne , excepté les Asturies , & quelques autres pays , dont ils ne purent faire la conquête à cause des montagnes , où plusieurs habitans , résolus de mourir Chrétiens , cherchèrent un asile. Dans la fuite , ils formèrent le dessein de secouer le joug des Arabes. La première atteinte lui fut donnée dans les Asturies , dont les habitans élurent pour Roi l'Infant Don Pélage. Les Nobles lui prêterent serment de fidélité sur leurs boucliers , en criant à haute voix : *Real ! Real ! Voici le véritable Infant !* Pélage étoit Goth de naissance , en sorte qu'on peut dire de lui qu'il rétablit en quelque façon le gouvernement Gothique. Ses premières conquêtes furent Gijon & Léon , tandis que son fils se rendoit maître de la Gallice & d'une partie du Portugal. C'est de Léon , que vint ensuite la race des Rois d'Oviédo & de Léon. Des succès si rapides , & un courage si intrépide dans les Chrétiens , allarmèrent les Ara-

A ij



bes. Ils résolurent de les attaquer à la fois dans toutes les forteresses dont ils s'étoient emparés , afin de couper par ce moyen toute communication entr'eux. Les Chrétiens , pour échapper au danger qui les menaçoit de toutes parts , se choisirent des Chefs dans les différentes Provinces qu'ils avoient reconquises. Ces Chefs ou Gouverneurs séparés les uns des autres , & ne pouvant se secourir mutuellement , défendirent leurs sujets , chacun indépendamment l'un de l'autre. Voilà , selon plusieurs Historiens , l'époque des différens Royaumes qui se sont formés en Espagne ; quoiqu'il soit toujours très-difficile de déterminer le point fixe de la naissance d'une Monarchie , lorsqu'il ne reste point de monumens assez authentiques pour servir de preuves. La première Monarchie qui s'éleva en Espagne , depuis l'invasion des Maures , fut donc celle des Asturies , Monarchie élective , & où Pélage fut reconnu Roi. Mais à mesure que ces Princes étendoient leurs conquêtes , en chassant les Arabes , ils prenoient de nouveaux titres. On les appella d'abord Rois des Asturies , ensuite Rois d'Oviédo , & enfin Rois de Léon

& de Gallice , jusqu'au temps où tous ces différens Royaumes furent unis à la Castille par le mariage de la Reine *Sanche Isabelle* , avec *Ferdinand le Catholique* ou *Ferdinand le Grand* , à qui quelques Auteurs donnent le titre d'Empereur , & qui fut Roi de Castille. Isabelle étoit sœur de Bermude III , dernier Roi de Léon , qui descendoit d'Alphonse V.

Il est étonnant que , pendant un si long intervalle où ces Princes Chrétiens firent de très-grands exploits de valeur , & se signalèrent par plusieurs victoires sur les Arabes , on n'ait que des Histoires fort courtes , incertaines , & chargées d'obscurités , telles que les Chroniques d'Alphonse III , Roi de Léon , surnommé le Grand , d'Alvéda , de Sampiro , & de Pélage.

Comtes & Rois de Castille.

Dans le temps qu'il s'élevoit des Princes dans les Asturies , plusieurs Nobles se firent reconnoître Chefs dans d'autres Provinces , & prirent le titre de Princes , de Comtes , &c. Parmi eux se distinguèrent les Comtes de Castille. Ce

fut Fernand Gonzales qui , par sa valeur héroïque , ses triomphes & sa puissance , érigea la Castille en souveraineté. Le Prince le plus célèbre de cette Maison de Castille fut *Don Sanche Garcias* , dont la mort violente fut cause de l'union de cette Maison avec celle qui possédoit les Couronnes de Navarre & d'Arragon. *Dona Sanche* , sœur de *Don Garcias* , fut mariée au Roi *Don Sanche* , dont le second fils , *Don Fernand* , prit le titre de Roi de Castille. Tous les Rois ses successeurs porterent le nom de Rois de Castille préférablement au titre plus ancien de Rois d'Arragon & de Navarre.

Les Historiens Espagnols , comme *Arredono* , *Arevalo* , *Sandoval* , & les autres , ne s'accordent point sur le nombre des Comtes. Ils en reconnoissent plus ou moins ; mais tous conviennent que *Don Fernand* se rendit si recommandable par sa valeur , qu'il eut de si grands succès , & qu'enfin il s'acquit une si grande puissance qu'il faut le regarder comme le premier Roi de Castille. Ce Prince devint si puissant , que tous les Princes Sarrasins le reconnurent pour leur Souverain. Il eut pour fils *Alphonse VI* , & pour petite-fille , la Reine *Dona*

Uraca, qui porta en mariage la Baronnie de Navarre & la Castille au Comte Don Raymond, son premier mari. La Couronne de Castille retomba ainsi dans la Maison des Comtes de Bourgogne, qui venoit des Rois d'Italie; & ce fut de cette alliance que sortit le grand Alphonse VII.

Ce Prince en mourant divisa ses États entre ses deux fils: il laissa à Don Sanche, l'aîné, le Royaume de Castille & une partie du Royaume de Léon. Ce jeune Prince ne vécut pas âge d'homme, & ses grandes vertus lui firent donner à sa mort le nom de *Sanche le Regretté*, nom plus beau que tous ceux dont la flatterie a jamais pu décorer les Rois. Don Ferdinand, qui n'étoit que le cadet, eut en partage la partie qui restoit du Royaume de Léon, avec la Gallice & les Asturies. Ce fut lui qui le premier porta le nom de Roi d'Espagne, comme descendant des Princes Goths, dont le Roi Pélage avoit rétabli la puissance.

Don Sanche de Castille eut pour successeur Alphonse, dit *le Noble*, qui fut un des plus grands Princes de son siècle. Il gagna sur les Sarrasins la fameuse

bataille donnée dans les plaines de Toulouse, où l'on prétend qu'il périt plus de deux cent mille combattans. Il mourut sans enfans mâles; & sa fille aînée, *Dona Berenguela*, se trouva l'héritière des Royaumes de Castille & de Tolède, qu'elle porta en mariage à Don Alphonse, son oncle, fils de Don Ferdinand, qui avoit en partage les Royaumes de Léon, de Gallice, & des Asturies. De ce mariage, sortit un autre Ferdinand, d'où descendirent, sans interruption, les Rois de Castille & d'Arragon, jusqu'à ce qu'ils furent réunis pour toujours dans les personnes de Ferdinand & d'Isabelle. Tous ces États tombèrent dans la Maison d'Autriche, par le mariage de Jeanne, leur fille aînée, avec Philippe premier, Archiduc d'Autriche, d'où sortit l'Empereur Charles-Quint.

Depuis cette époque, l'Histoire Espagnole est fort connue, & tous les événemens parfaitement liés ensemble. Nous ne nous y arrêterons pas, & nous nous contenterons seulement de dire un mot de l'Espagne depuis la mort de Charles II jusqu'au regne de Charles III.



HISTOIRE

ABRÉGÉE

D'ESPAGNE,

*Depuis la mort de Charles II,
jusqu'au regne de Charles III.*

COMME Charles II n'avoit point d'enfans, la France, la Hollande & l'Angleterre formèrent, en 1699, le fameux Traité de partage, par lequel tous les Domaines de la Couronne d'Espagne se trouvoient divisés à la mort de Charles. Par ce Traité, on vouloit empêcher qu'une si vaste succession ne tombât toute entière, ou dans la Maison de

Bourbon, ou dans la Maison d'Autriche, Puissances déjà assez formidables par elles-mêmes. Mais la Cour d'Espagne regarda ce Traité comme un affront; & Charles II en fut si offensé, que, quelques jours avant sa mort, il fit un Testament où il laissoit tous ses États, à Philippe, Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. La France, qui d'abord étoit entrée dans le Traité de partage, l'abandonna dès qu'elle eut appris les dernières volontés de Charles II. Dès le 18 Février 1701, Louis XIV déclara Philippe, son petit-fils, Roi d'Espagne, & ce Prince arriva à Madrid le 14 Avril de la même année. Cette conduite de la France allarma l'Empereur & les Puissances maritimes. On craignoit en Hollande & en Angleterre, que l'Amérique Espagnole ne tombât sous la puissance de Louis XIV; & la Cour de Vienne, qui ne vouloit pas que la Maison de Bourbon devînt si puissante, regarda le Testament du Roi d'Espagne comme une tache & une injure faite à la Maison d'Autriche. On déclara la guerre à la France, & Charles, Archiduc d'Autriche, fut proclamé Roi d'Es-

pagne. Les Puissances maritimes l'appuyèrent dans ses prétentions avec toute la vigueur imaginable; plusieurs Grands d'Espagne se déclarèrent même d'abord pour lui, & lui donnèrent de grands secours. Quelque temps après, le Roi de Portugal & le Duc de Savoie embrassèrent son parti, & formèrent une alliance contre Philippe. Ce jeune Prince fut obligé d'abandonner Madrid, & les succès des Alliés furent si rapides, qu'il se vit sur le point de quitter l'Espagne. Mais, la bataille d'Almanza ayant changé sa fortune, son parti prévalut, & il fut enfin reconnu Roi d'Espagne en 1713, au Traité d'Utrecht, par toutes les Puissances confédérées, excepté l'Empereur. La base du Traité fut que les deux Monarchies, celle de France & celle d'Espagne, ne seroient jamais réunies sur la même tête. Ensuite on le laissa tranquille possesseur de l'Espagne, de l'Amérique Espagnole, & de tous les établissemens que cette Couronne possédoit dans les Indes Orientales. Mais on démembra de sa Monarchie tous les pays qu'elle possédoit en Italie & dans les Pays-Bas. La Sicile fut donnée au

Duc de Savoie ; & l'Archiduc d'Autriche resta maître de la Flandre, de Naples, de la Sardaigne & du Duché de Milan ; en sorte qu'on doit regarder à cet égard le Traité d'Utrecht comme un Traité de partage.

Il ne restoit plus à Philippe , affermi sur le trône d'Espagne , qu'à combattre les Catalans , ses seuls & derniers ennemis. L'entreprise étoit difficile ; les habitans de la Catalogne étoient si obstinés , & persistoient tellement à refuser de le reconnoître pour Roi , que se voyant abandonnés de leurs alliés , ils s'adresserent au Grand-Seigneur pour lui demander du secours & les soutenir , dans l'espérance qu'ils avoient d'ériger leur pays en République. Mais leur aveugle fureur ne servit qu'à leur faire éprouver davantage toutes les misères & les calamités inséparables d'une si longue guerre. Malgré leur défense opiniâtre & désespérée , ils furent réduits sous l'obéissance de Philippe , & dépouillés de tous leurs privilèges ; la Catalogne fut annexée à la Couronne de Castille comme une Province conquise.

Cette réduction rétablit enfin le cal-

me & la tranquillité dans toute l'Espagne, qui depuis douze ans étoit désolée par la guerre la plus cruelle & la plus sanglante. Philippe V alors ne songea plus qu'à recouvrer ses États d'Italie, qu'il avoit été forcé de céder à ses ennemis. Dans ce dessein, après avoir perdu sa première femme, il se maria à Elisabeth Farneze, héritière de Parme, de Plaisance & de la Toscane. Cette alliance fut une nouvelle source de guerres & de contestations.

Elle fut proposée & négociée par le fameux Abbé Albéroni, qui, né le fils d'un Jardinier, de simple Curé de Village, s'éleva, par un concours heureux de différentes circonstances, encore plus que par ses talens, aux dignités de premier Ministre d'Espagne & de Cardinal. Cet Abbé, au commencement des guerres d'Italie, fut présenté au Duc de Vendôme, qui lui accorda son estime, le mena en France, & ensuite à Madrid, où il lui fit avoir l'Agence des affaires de Parme. Après la mort de son Protecteur, il continua d'être Agent de Parme, & ce fut en remplissant cette fonction qu'après avoir combiné les desseins

de l'Espagne sur l'Italie, il proposa le mariage de l'héritière de Parme. On s'imagine bien que la nouvelle Reine donna toute sa confiance à Albéroni. Rien ne se faisoit que par son conseil; il étoit consulté sur toutes les affaires de l'État, & dans peu de temps il fut dans la plus haute faveur auprès du Roi. A la mort de Louis XIV, il voulut persuader à Philippe V, malgré la renonciation solennelle qu'il avoit faite à la Couronne de France, tant pour lui que pour ses descendans, de demander la régence du Royaume pendant la minorité de Louis XV, comme étant le premier Prince de son sang. Mais la crainte de revoir l'Espagne plongée dans une nouvelle guerre, & la religion du serment, détournèrent le Roi d'Espagne d'un projet, où dans le fond il ne s'agissoit que d'un point-d'honneur. Cependant on fit des préparatifs, & les intrigues d'Albéroni ne purent être si secrètes qu'elles ne vinsent à la connoissance du Régent de France, qui, ayant découvert ses trames, eut depuis pour ce Ministre une haine implacable. Il ne cessa de le persécuter, & il exigea de la Cour d'Espagne qu'il

fut renvoyé. Ainsi cette malheureuse entreprise fut très-fatale à son Auteur ; la chute d'Albéroni fut produite par ce même genre d'intrigue qui avoit procuré son avancement.

Pendant cet intervalle , & dans le temps même qu'il étoit au plus haut point de sa faveur , il porta le Roi son Maître à ne pas différer de renouveler la guerre en Italie contre l'Empereur Charles VI , dont la conduite en effet autorisoit cette rupture. L'Empereur retenoit toujours le titre de Roi d'Espagne , il créoit des Grands à sa Cour de Vienne , il protégeoit & récompensoit tous les Espagnols fugitifs & peu affectionnés à Philippe ; enfin il osoit déclarer rebelles ceux qui demeuroient fidèles à Philippe , & il confisquoit les terres qu'ils possédoient dans ses États de Flandres ou d'Italie. La Reine , qui venoit d'accoucher d'un fils , & qui avoit pris un grand ascendant sur l'esprit du Roi , par zèle pour la gloire de l'Espagne , appuyoit tous les projets d'Albéroni. Philippe V , rempli de complaisance pour elle , supportoit d'ailleurs assez impatiemment les avis de son

conseil ; mais il ne put refuser de mettre Albéroni à la tête des affaires , & lui confia toute la conduite de cette guerre. Aussi-tôt Albéroni , sans avoir encore le titre de premier Ministre , agit avec toute l'autorité d'un Despote ; il fit des préparatifs immenses dans tous les ports d'Espagne , pour tomber inopinément sur tous les Domaines que l'Empereur possédoit en Italie. Cependant pour préparer à cet événement le Pape , dont il vouloit obtenir le Chapeau ; pour éviter même les reproches qu'il auroit pu lui faire sur ce qu'il renouvelloit la guerre en Italie , il se crut obligé de le tromper , & de lui faire prendre le change sur l'objet de ses desseins. Il lui écrivit plusieurs Lettres particulières , où , après des démonstrations de son zèle pour ne point troubler le repos de l'Italie , il assuroit que tout cet armement n'étoit destiné que contre les Turcs , qui venoient de faire une invasion en Grèce sur les terres des Vénitiens , & qui de plus , par leurs descentes sur les côtes d'Italie , avoient répandu par-tout l'épouvante & la terreur.

Tous ces préparatifs tinrent quelque

temps l'Europe en suspens, & jetterent l'allarme dans plusieurs États. L'Empereur craignoit pour Naples & pour le Duché de Milan; le Duc de Savoie pour la Sicile où il n'étoit pas aimé, & Georges I, Roi de la Grande-Bretagne, trembloit que cette flotte n'apportât du secours aux Jacobites qui venoient d'être battus en Ecosse.

Enfin, après avoir obtenu du Pape la dignité de Cardinal, avec une permission en forme d'indulgence, de lever pendant cinq ans un subside sur le Clergé, soit en Espagne, soit dans les Indes Espagnoles, Albéroni leva le masque. Il envoya cette flotte contre l'Isle de Sardaigne, qu'il réduisit en moins de deux mois. L'Empereur, qui étoit alors en guerre avec les Turcs en Hongrie, & qui comptoit sur la neutralité promise par l'Espagne, n'avoit laissé que peu de troupes dans ses États d'Italie. On ne peut nier que Charles VI, par sa conduite envers l'Espagne, ne pût être regardé comme le premier infracteur. Mais Philippe V n'ayant formé aucune plainte, tous les Princes Chrétiens furent scandalisés de son procédé, & l'in-

vasion qu'il faisoit en Sardaigne le fit regarder comme l'agresseur.

Le Pape, trompé par Albéroni, conçut contre lui une haine mortelle. Il publia un Bref où il exprimoit son ressentiment contre Philippe V, & il donna ordre à son Nonce de quitter l'Espagne. Le Roi d'Angleterre, & le Duc Régent, firent porter des plaintes à Madrid, par les Ambassadeurs des deux Cours, sur cette infraction manifeste de la neutralité. Ils envoyèrent même des Ambassadeurs extraordinaires pour presser un accommodement entre l'Empereur & la Cour d'Espagne. Mais Albéroni ne voulut rien écouter ; il ne répondit aux Ambassadeurs que par des paroles pleines de hauteur, & il continua ses préparatifs de guerre avec plus de vigueur qu'auparavant. Alors la France & l'Angleterre, qui avoient offert leur médiation, firent avec l'Empereur une ligue qu'on appella *le Traité de la triple alliance* ; & Georges I envoya dans la Méditerranée une flotte de vingt-six vaisseaux de ligne, sous le commandement de l'Amiral Byng, avec ordre de maintenir la neutralité dans l'Italie.

Le Cardinal Ministre , qui s'étoit faussement persuadé que les Puissances de l'Europe qu'il n'attaquoit pas , le laisseroient agir , & ne troubleroient point les desseins qu'il avoit sur l'Italie , fut fort étonné de ce traité d'alliance , qu'il n'avoit pas prévu : cependant il ne changea pas de résolution , & la conquête de la Sardaigne , malgré son peu d'importance , l'aveugla tellement , qu'il se crut lui seul en état de tenir tête aux trois Puissances de l'Europe les plus formidables. Ses préparatifs de guerre furent donc poussés avec une activité surprenante , & depuis la fameuse flotte de cent voiles que Philippe II envoya contre Elisabeth , on n'avoit rien vu , dans les Ports d'Espagne , de comparable au nouvel armement. Albéroni ne voulut prendre conseil de personne ; il recevoit même avec mépris & avec hauteur les avis prudents que lui donnoient des Ministres pleins de sagesse & d'expérience.

Pour balancer cette triple alliance , il chercha à mettre le feu dans toute l'Europe , & à armer toutes les Puissances les unes contre les autres. Il envoya des



députés à Constantinople pour exciter le Prince Ragotski à renouveler la guerre en Hongrie, où les Turcs venoient de faire une trêve pour quatre ans. Il éleva une conspiration en France pour déposer le Duc Régent; ce qui ne servit qu'à donner plus de poids à la haine que lui portoit ce Prince. Il voulut engager le Czar de Moscovie à attaquer l'Empereur dans ses domaines héréditaires; enfin il offrit à Charles XII les plus considérables subsides, s'il vouloit envahir l'Angleterre.

Pendant ces négociations, la flotte Espagnole, composée de vingt-six vaisseaux de ligne, outre plusieurs frégates, fit voile de Barcelone, ayant à bord trente mille hommes des meilleures troupes d'Espagne, presque tous vétérans, & qui s'étoient trouvés dans toutes les actions de la dernière guerre, où la succession à la Couronne avoit été disputée pendant plus de douze ans.

Dans la nuit du 1 au 2 Juillet 1719, la flotte aborda en Sicile, & bien-tôt les troupes d'Espagne s'emparèrent d'une grande partie de cette Isle. Peut-être l'auroient-elles entièrement conquise, si

la flotte Angloise n'eût totalement défait la flotte Espagnole. Le combat se donna le 19 Août, & l'Amiral Anglois prit ou détruisit aux Espagnols vingt-trois vaisseaux de ligne. Leur armée de terre ne put alors recevoir de renforts, tandis que les Piémontois se renforçoient journellement par les troupes Impériales qui leur venoient du Royaume de Naples.

Malgré l'échec que la Marine Espagnole venoit de recevoir, quoique tous les biens de Philippe fussent dissipés & que les revenus même des particuliers, dont il avoit tiré de puissans secours, fussent épuisés, le Cardinal Ministre n'en fut pas moins inflexible; il se croyoit toujours capable de faire face aux ennemis que son ambition venoit de susciter à l'Espagne. La mort de Charles XII, tué le 10 de Décembre devant Fredericshall en Norwège, n'eut rien qui pût l'étonner. Il envoya chercher à Rome le Prétendant, dans le dessein de faire une double invasion en Ecosse & en Irlande. La flotte Espagnole n'avoit à bord que cinq mille hommes, & devoit débarquer dans la rivière de la Grogne. Mais

il n'y eut que mille hommes de ces troupes qui descendirent en Ecoffe. Ce foible fecours se joignit à environ deux mille Jacobites, & quelque temps après tout fut entierement défait & dispersé. Les autres vaisseaux chargés de troupes, après avoir extrêmement souffert des gros temps, furent obligés de s'en retourner en Espagne. Vers le même temps, Albéroni fit encore partir de Vigo quelques vaisseaux qui devoient débarquer en Bretagne, où il avoit des intelligences, & où il espéroit élever des troubles contre le Duc Régent; mais ce projet ne lui réussit pas mieux que les précédens.

Albéroni, dont les heureux commencemens avoient paru lui devoir assurer par-tout le triomphe, sentit enfin le poids dont il alloit être accablé en réunissant tant de Puissances contre lui. Tout le monde avoit prévu le coup; il fut le dernier à s'en appercevoir. Le Duc Régent envoya une puissante armée commandée par le Duc de Berwick qui, dans trois mois, se rendit maître de Guipuscoa, du Rouffillon Espagnol, de toutes les places fortifiées,

& de tous les passages d'Espagne. Il brûla sept vaisseaux de guerre, avec tout ce qui étoit renfermé dans les arsenaux, & pour plus de douze millions de bois de construction. Quelque temps après, les Anglois débarquèrent avec quatre mille hommes, à Vigo, dont ils se rendirent maîtres, & où ils prirent six petits vaisseaux.

Toutes ces pertes jointes au mauvais état des affaires en Sicile, où les Espagnols étoient obligés de se tenir sur la défensive, ouvrirent enfin les yeux de Philippe V, & le portèrent à écouter les représentations du Marquis Scoti, du Duc de Parme & du P. d'Aubenton, qui lui assuroient que les Alliés avoient résolu de ne point entendre parler de paix, tant qu'Albéroni resteroit en Espagne.

Le Roi, allarmé de la mauvaise tournure que les affaires prenoient depuis quelque temps, en marqua son mécontentement à Albéroni, & le renvoya sans le regretter. Il lui ordonna de quitter l'Espagne dans trois semaines, déclara premiers Ministres les Marquis de Bedmar & de Grimaldi, & rappella

plusieurs Seigneurs de la Cour que le Cardinal avoit éloignés sous différens prétextes. Albéroni quitta l'Espagne au milieu du mois de Décembre & se retira en Italie, où il fut tellement en bute aux persécutions de Rome & de Madrid, qu'il étoit obligé de se déguiser quand il voyageoit & de cacher le lieu de sa résidence.

Quelques mois après sa retraite, Philippe V accéda, quoique malgré lui, à la triple alliance; & en même temps il s'engagea à évacuer la Sicile & la Sardaigne. En conséquence, l'été suivant, les troupes Espagnoles abandonnèrent ces deux Isles; l'Empereur prit possession de la Sicile, & la Sardaigne resta au Duc de Savoie. Bien-tôt après on assembla un Congrès à Cambrai, pour y discuter toutes les prétentions des Puissances belligérantes, & traiter d'une pacification durable. Tandis qu'on établissoit les préliminaires, Philippe V envoya le Marquis de Leyde avec une flotte & une armée considérable, au secours de Ceuta, que les Maures tenoient assiégée depuis près de vingt-six ans. Les troupes Espagnoles, quelques jours après
leur

leur arrivée, mirent les Maures en déroute, s'emparèrent de leurs retranchemens & prirent toute leur artillerie.

Depuis la disgrâce d'Albéroni, le Duc d'Orléans paroissoit fort affectionné aux intérêts de l'Espagne; ce fut à sa sollicitation que, l'année suivante, Philippe V contracta une double alliance avec les branches de la Maison de Bourbon établies en France. L'Infante d'Espagne, âgée seulement de trois ans, fut envoyée en France, pour être, dans la suite, mariée à Louis XV; & les deux filles du Duc d'Orléans partirent pour l'Espagne, afin d'être aussi mariées, l'une au Prince des Asturies, & l'autre à l'Infant Don Carlos, sur la tête duquel on songeoit alors à faire tomber les Duchés de Parme & de Toscane. Cette affaire fut bien agitée dans le Congrès de Cambrai; mais comme l'Empereur ne vouloit se défaire d'aucun de ses Etats en Italie en faveur de l'Espagne, il évita d'entrer dans cette discussion en alléguant différens prétextes pour envoyer ses Ministres à Cambrai. Ce fut dans cette même année que les Cours

de Londres & de Madrid conclurent un Traité, par lequel l'Espagne renouveloit celui de l'*Affiento*, qui donnoit aux Anglois la permission de fournir de Nègres les Colonies Espagnoles, moyennant quoi l'Angleterre rendoit à l'Espagne tous les vaisseaux pris en Sicile par l'Amiral Byng.

Il n'arriva rien de mémorable en Espagne pendant les deux années suivantes; mais au commencement de 1724, Philippe V étonna toute l'Europe, en abdiquant publiquement la Couronne en faveur de Don Louis, son fils aîné, Prince des Asturies, qui n'étoit alors qu'à la dix-septième année de son âge. Quoique le Roi n'eût pas encore quarante ans, il étoit depuis long-temps dégoûté des embarras qui environnent le trône. Son esprit étoit continuellement rempli de scrupules de religion, ce qui le rendoit fort craintif & indécis sur toutes choses.

Les Espagnols ne purent dissimuler leur joie lorsqu'ils apprirent l'avènement de Louis I à la Couronne. Ce Prince leur étoit d'autant plus cher, qu'il étoit né parmi eux, & qu'il étoit rem-

pli de générosité, de douceur & de toutes fortes de vertus. Mais cette joie se changea bien-tôt en un deuil profond par la mort inopinée du jeune Prince, qui fut universellement regretté, & qui mourut de la petite vérole dans le huitième mois de son regne.

Philippe V fut alors invité par ses Sujets à reprendre les rênes du Gouvernement; &, l'année suivante, il surprit encore toutes les Puissances de l'Europe par le Traité particulier qu'il conclut à Vienne avec l'Empereur. Alors tous les Princes rappellèrent de Cambrai leurs Plénipotentiaires qui, depuis près de trois ans, n'y faisoient guère autre chose que de se donner mutuellement des repas. Par ce traité de Vienne, qui fut négocié dans le plus grand secret par le fameux Riperda, Philippe V abandonnoit toutes ses prétentions sur Naples, la Sicile, les Pays-Bas & le Duché de Milan; l'Empereur de son côté, renonçoit solennellement à tous les droits qu'il pouvoit avoir sur l'Espagne & sur les Indes; il promettoit, outre cela, d'accorder à Don Carlos, l'investiture des Duchés de Parme & de

Plaisance. Ce Traité fut suivi d'une alliance offensive & défensive entre les deux Cours. Ce fut donc pour balancer cette alliance que la France, la Prusse & l'Angleterre s'allièrent ensemble par un Traité conclu à Hanovre.

Il paroissoit que le système de l'Europe devoit être changé par tous ces différens Traités, sur-tout depuis que Philippe V avoit lieu d'être irrité contre la France, qui venoit de lui renvoyer la jeune Infante, & qu'il avoit des liaisons étroites avec l'Empereur. Cette mésintelligence entre les Cours de France & d'Espagne, fut bien-tôt suivie d'une rupture imprévue entre Madrid & Londres; voici quelle en fut l'occasion. Riperda, après avoir conclu le Traité de Vienne, s'éleva tellement en faveur auprès de Philippe V, qu'il fut créé Duc & Grand d'Espagne, & qu'il eut à la fois les départemens de la Guerre, de la Marine, des Finances & de toutes les Indes Espagnoles. Mais il ne jouit que très-peu de temps de tous ces honneurs; car les projets de réforme & de discipline qu'il vouloit faire exécuter, étoient si contraires au génie des Espa-

gnols, qu'ils conçurent une haine mortelle contre lui ; il fut donc, non-seulement accusé de malversation & disgracié en conséquence, mais encore persécuté. Pour se dérober à la fureur de ses ennemis, il se retira dans la maison de M. Stanhope, Ambassadeur d'Angleterre ; mais la haine publique qui le poursuivoit l'arracha de cet asyle avec violence, & il fut comme prisonnier d'Etat au Château de Ségovie. L'Ambassadeur d'Angleterre protesta contre cette infraction faite à ses privilèges, & quitta sur le champ Madrid.

L'Empereur, offensé de la résistance & de l'opposition qu'il avoit trouvées en Angleterre, pour l'établissement d'une Compagnie des Indes à Ostende, fomenta les divisions entre les Cours de Londres & de Madrid. Il réussit si bien à Madrid, que l'année suivante 1727, vers la fin de Février, les Espagnols mirent le siège devant Gibraltar, d'où ils furent obligés de se retirer après quatre mois de tranchée ouverte. L'Evêque de Fréjus, si célèbre depuis sous le nom de Cardinal de Fleuri, travailloit alors à un plan de pacification générale

parmi les Princes de l'Europe ; il obtint de l'Empereur , de l'Angleterre & des Etats-Généraux , conjointement avec la France , la signature des préliminaires. L'Espagne y accéda peu de temps après , en faisant bien valoir la retraite qu'elle faisoit de devant Gibraltar. On désigna la ville de Soissons pour le congrès général. Philippe V envoya trois Plénipotentiaires ; vers le même temps il envoya encore pour la première fois , en Russie , un Ambassadeur qui conclut un Traité de Commerce entre les deux Nations.

Les négociations du Congrès n'alloient que fort lentement à Soissons , à cause des prétentions différentes dont les Princes de l'Europe chargeoient de jour en jour les instructions de leurs Plénipotentiaires. Philippe V , voyant que le Congrès traînoit en langueur , conclut à Séville , entre l'Angleterre & la France , un Traité particulier auquel accédèrent ensuite les Etats-Généraux. Il promettoit , par ce Traité , de ne plus appuyer l'Empereur dans l'établissement de la Compagnie d'Ostende ; de leur côté les autres Puissances contractantes

garantissoient les Duchés de Toscane, de Parme & de Plaisance à Don Carlos, & promettoient de soutenir l'Espagne dans l'envoi de six mille hommes qu'elle feroit passer en Italie. L'Empereur, qui ne vouloit absolument point entendre parler de troupes Espagnoles en Italie, apprenant la nouvelle de ce Traité, fut pénétré de douleur & d'indignation; & il fit tous ses efforts pour le rendre nul & sans effet. En conséquence de cette résolution, deux ans après le Traité de Séville, lorsque la succession aux Duchés de Toscane, de Parme & de Plaisance fut ouverte à Don Carlos, par la mort du dernier Farnèse, les troupes Impériales s'emparèrent de toutes les Places fortifiées de ces Duchés, sous prétexte que la Duchesse Douairière étoit enceinte. Cependant ne voyant aucun jour de s'approprier cet héritage par la voie de la négociation, il consentit enfin que six mille Espagnols accompagnassent Don Carlos en Italie; & il s'engagea à supprimer la Compagnie d'Ostende, qui étoit un si grand objet d'averfion pour les Puissances maritimes. La Grande-Bretagne, de son

côté, lui promit la garantie de tous ses Domaines en Italie. Quelque temps après, une flotte Angloise s'étant jointe à celle d'Espagne, elles débarquèrent Don Carlos à Livourne, & ce Prince enfin prit tranquillement possession du Duché de Parme, qui lui appartenoit, comme étant l'appanage de la Reine, sa mère.

Après avoir établi Don Carlos en Italie, la Cour d'Espagne songea à recouvrer Oran. Elle envoya en Afrique une armée de vingt-cinq mille hommes sous la conduite du Comte de Montemar. Les Espagnols battirent les Maures, & dans moins d'un mois ils se rendirent maîtres de la Place, quoiqu'elle fut défendue par une garnison de dix mille hommes.

Toutes ces différentes possessions que l'Espagne venoit de recouvrer en Afrique, ne satisfaisoient point encore la Cour de Madrid. Elle cherchoit l'occasion de rompre avec l'Empereur pour étendre ses Domaines en Italie. La mort du Roi Auguste, Electeur de Saxe, qui laissoit le trône de Pologne vacant, lui en fournit bien-tôt une. La plûpart des

Palatins avoient élu Stanislas , qui l'avoit déjà rempli ; mais les plus puissans d'entr'eux choisirent le nouvel Electeur de Saxe , fils de celui qui venoit de mourir. Stanislas étoit appuyé par le Roi de France , son gendre , qui fit à cette occasion , une alliance offensive & défensive avec les Rois d'Espagne & de Sardaigne. D'une autre part , Charles VI & la Czarine soutenoient avec beaucoup de chaleur les intérêts du nouvel Electeur de Saxe.

La guerre qui s'ensuivit, fut très-favorable aux Espagnols ; ils firent , dans une seule campagne , la conquête entière du Royaume de Naples. L'année suivante 1735 , Don Carlos acheva de se rendre maître de la Sicile , & fut couronné , à Palerme , Roi des deux Siciles. L'Empereur perdit toutes ses possessions en Lombardie & dans la Toscane , & se trouvant hors d'état de tenir à la fois tête aux François en Italie & sur le Rhin, il sollicita la médiation des Puissances maritimes , qui , par leurs menaces de prendre part à la guerre , obtinrent des Parties belligérentes une suspension d'armes , dont on fut d'accord

au commencement de l'hiver. Cet intervalle fut suffisant pour affermir le nouvel Electeur de Saxe sur le trône de Pologne ; & comme l'intervention des Puissances maritimes ôtoit aux François & aux Espagnols toute espérance de pousser leurs conquêtes en Allemagne & en Italie, ils furent obligés de prolonger l'armistice, & de négocier la paix.

Les préliminaires furent signés par les Cours de Vienne & de Versailles, & rendus publics au commencement de l'année 1736. Mais l'Espagne n'en fut point satisfaite, parce que, si on lui laissoit les Royaumes de Naples & de Sicile pour Don Carlos, il lui falloit rendre à l'Empereur Parme & Plaisance, & renoncer à toute prétention sur la Toscane. Cependant comme les Puissances maritimes acquiesçoient à cette disposition, elle fut obligée de s'y soumettre. L'année suivante, à la mort de *Jean Gaston de Médicis*, le dernier mâle de cette maison, les troupes Espagnoles évacuèrent la Toscane qui passoit en la possession du Duc de Lorraine & de Bar, marié depuis peu à l'Archidu-

chesse Marie Thérèse , fille aînée de Charles VI , & seule héritière des vastes Etats de la Maison d'Autriche.

Cette Paix , que le Cardinal de Fleury négocioit depuis plus de deux ans , fut enfin entièrement conclue à Vienne en 1738. Par ce traité , Parme & Plaïfance étoient cédés en toute propriété à Charles VI ; la Toscane étoit donnée à son gendre le Duc de Lorraine , qui , en échange du Grand Duché , cédoit Bar & la Lorraine à Stanislas pour être annexés , après sa mort , à la Couronne de France. L'Empereur se défaisoit de quelques petits pays dans le Milanès en faveur du Roi de Sardaigne , & on laissoit à Don Carlos la possession des Royaumes de Naples & de Sicile , avec quelques Places sur les côtes de la Toscane.

A peine ce Traité de Vienne étoit-il ratifié , que l'Espagne fut menacée d'une nouvelle guerre avec la Grande-Bretagne à cause des contestations qui s'élevoient depuis long-temps entre les deux Nations , par rapport à la liberté du commerce en Amérique. Il y avoit déjà quelques années que la Cour d'Angleterre se plaignoit hautement des pirate-

ries & des hostilités commises dans les mers de l'Amérique, par les Gardes-côtes Espagnols, qui, pour une bagatelle, & sous de faux prétextes, faisoient les vaisseaux Anglois dans leur passage à leurs Colonies, & en traitoient les équipages avec la dernière inhumanité. La Cour d'Espagne alléguoit, de son côté, l'infraction des Traités les plus solennels de la part des Négocians Anglois, qui faisoient le commerce prohibé, nommé *interlope*, dans les Colonies Espagnoles : ce qui lui faisoit un préjudice extrême ; qu'elle se trouvoit donc obligée de mettre un frein à ce trafic illégitime ; & que les Négocians Anglois, dont les vaisseaux avoient été confisqués, formoient des plaintes très-injustes.

Sur les injures reçues les deux Nations insistoient beaucoup de part & d'autre ; mais chacune vouloit éviter d'en donner satisfaction. Cependant les Espagnols ayant donné aux Anglois quelques espérances de les dédommager, on envoya en Amérique des ordres de cesser toutes hostilités. Ces ordres ne furent pas longtemps observés. Lorsque l'Angleterre en portoit des plaintes, on lui donnoit des

réponses vagues & ambiguës. L'Espagne se confioit non-seulement en ses forces, mais principalement sur les divisions qui régnoient en Angleterre entre deux partis qui empêchoient la Cour Britannique de s'intéresser aux querelles de quelques vaisseaux de contrebande.

Il étoit certainement de l'intérêt des deux Cours, d'éviter d'en venir à des extrémités; mais les Espagnols refusant d'entrer dans toutes les discussions qui pouvoient produire un accommodement, la Cour Britannique, qui se crut poussée à bout, accorda des lettres de représailles pour arrêter les vaisseaux Espagnols. Ce procédé fut aussi-tôt suivi des déclarations de guerre publiées à Londres & à Madrid, & les hostilités respectives recommencèrent avec beaucoup d'animosité. Les Espagnols prirent d'abord un grand nombre de vaisseaux Anglois; mais la prise de Porto-Bello, dont l'Amiral Vernon s'empara au commencement de Décembre 1739, répandit l'allarme dans toute l'Espagne. Les Corsaires de Barbarie faisoient, vers le même tems, de grands ravages sur ses côtes; & elle pensa perdre toutes ses possessions d'Amérique, par la conspiration

de *Cordora*, qui se prétendoit issu des anciens Incas du Pérou. Heureusement pour l'Espagne, la conspiration fut découverte avant qu'elle pût produire son effet, & l'auteur fut mis à mort.

L'Espagne, l'année suivante, envoya une flotte de dix-huit vaisseaux de ligne dans le golphe du Mexique, dans le dessein, disoit-on, d'attaquer la Jamaïque. La France, malgré sa neutralité, fit aussi partir deux escadres pour l'Amérique; mais seulement défensivement en faveur des Espagnols à qui, par différens Traités, ils avoient garanti la possession de leurs Domaines dans cet hémisphère. L'Angleterre qui, ne connoissoit point assez ses forces intérieures, prit l'allarme sur le bruit que l'Espagne se préparoit à faire une invasion sur ses côtes; elle négligea d'envoyer des secours à l'Amiral Vernon, qui bombardoit Carthagène, & qui avoit déjà pris *Chagra*, petite ville sur une rivière du même nom, dont la source est à peu de distance de Panama, sur la Mer du Sud.

Vers le même temps, le Général Oglethorpe, Gouverneur de la Georgie, attaqua le fort S. Augustin, capitale de la

Floride Espagnole. Mais après un siège opiniâtre de quelques semaines, il fut obligé de se retirer avec perte. A la fin d'Octobre 1740, l'Angleterre enfin se déterminâ à envoyer une puissante escadre pour renforcer l'Amiral Vernon. L'année suivante, au commencement de Mai, l'Amiral Anglois, avec ce secours, investit Carthagène par mer & par terre. Il avoit vingt-neuf vaisseaux de ligne sous ses ordres, & une armée de douze mille hommes; mais les Espagnols, par le trop long délai du Ministère Britannique, eurent le temps de jeter du secours dans la ville; & la saison n'étant pas favorable aux troupes exposées à l'air pendant la nuit, les Anglois, au bout de quelques semaines, furent contraints de se retirer avec une perte considérable. Il est probable que, si l'Amiral eût reçu ses renforts une année plutôt, lorsqu'il fit sa première attaque, il eût emporté Carthagène aussi aisément qu'il avoit pris Chagra: & comme le passage de cette ville à Panama est fort court, il est certain que les troupes de terre se fussent emparées de Panama, conquête importante qui auroit établi la communication entre l'Amiral Vernon & le

Chef d'Escadre Anson : celui-ci , ayant pris sa route par le Cap de Horn , & commençant ses hostilités contre les établissemens Espagnols dans la Mer du Sud.

Le mauvais succès des armes Angloises en Amérique , donna une grande joie à l'Espagne. Philippe V , pour récompenser la valeur du Marquis d'Es-laba , Gouverneur de Carthagène , l'éleva au rang de Capitaine-Général , & le créa Vice-Roi du Pérou. Quelques mois après , la Cour d'Espagne publia un Manifeste pour réclamer la succession des pays héréditaires qui avoient autrefois appartenu à l'Espagne , & que l'Empereur Charles VI , mort à Vienne dans le mois d'Octobre 1740 , avoit laissés à sa fille aînée , Marie Thérèse , qui prit le titre de Reine de Hongrie. Sa Majesté Catholique , en faisant valoir ses prétentions , ne cherchoit autre chose qu'à assurer à Don Philippe , son fils , toute la Lombardie , dont il lui seroit aisé de faire la conquête , dans le temps que la Reine de Hongrie seroit attaquée à la fois par le Roi de Prusse , & par l'Electeur de Bavière , que la France & la Pologne avoient mis sur les rangs pour être désigné Empereur. Ce-

pendant, comme le sort de Carthagène étoit encore indéciſ, l'Eſpagne ne ſe remua pas, & ne fit aucune hoſtilité contre l'héritière de Charles VI. Mais lorſqu'on eut appris la levée du ſiège & la défaite des Anglois, elle aſſembla un corps de troupes conſidérables à Barcelone, & la flotte fit voile pour Naples dans le mois de Novembre, ſous les ordres du Duc de Montémar. L'année ſuivante 1745, on envoya des renforts; en forte que toutes les troupes Eſpagnoles, jointes aux Napolitaines, pouvoient former une armée d'environ ſoixante mille hommes. Montémar traversa tout l'Erat Eccléſiaſtique & s'avança juſqu'au près de Bologne. Mais le Roi de Sardaigne, qui s'étoit déclaré pour la Reine de Hongrie, & dont les troupes étoient jointes aux Autrichiens, obligea, vers la fin de l'été, les Eſpagnols de ſe retirer dans le Royaume de Naples, où, quelque temps après leur arrivée, ils perdirent leurs alliés. Cette défection des Napolitains fut produite par une eſcadre Angloiſe qui menaçoit de bombarder la Capitale de Don Carlos, ſ'il n'acceptoit la neutralité. Cet incident fut un coup fatal pour l'Eſpagne, qui

comptoit, avant la fin de la campagne, avoir des forces supérieures en Italie, avec d'autant plus de fondement, que Don Philippe, après avoir marché à travers la France, à la tête de trente mille hommes, occupoit alors la Savoie, & qu'il s'étoit emparé de Chambéry. Don Philippe avoit fait son invasion en Savoie dans le temps que le Roi de Sardaigne s'opposoit à l'armée de Montémar : lorsqu'il l'eut obligé de se replier dans le Royaume de Naples, il vint attaquer Don Philippe, & nettoya la Savoie.

Les Espagnols, malgré les mauvais succès de leurs armes, persistoient dans leurs vues sur l'Italie, où les armées qu'ils entretenoient depuis plusieurs campagnes, leur coûtoient des sommes immenses. Le Comte de Gages, & d'autres Généraux Espagnols, au lieu de faire des conquêtes, étoient continuellement obligés de se retrancher, & les petits succès qu'ils pouvoient avoir, en se tenant sur la défensive, n'étoient pas capables de balancer les grands avantages remportés par leurs ennemis. Leur persévérance dans une guerre aussi infructueuse n'étoit dûe qu'à la Reine

d'Espagne, qui avoit tout pouvoir sur l'esprit de son mari, & qui le forçoit à tout sacrifier pour procurer un établissement à Don Philippe. Elle étoit secondée dans ses desseins par le Marquis d'Ensenada, devenu premier Ministre par la faveur du Comte de Gages; ce Marquis lui fournissoit avec zèle, avec beaucoup d'activité, toutes sortes de subsides; mais qui ne suffisoient pas pour satisfaire aux besoins de cette armée.

Heureusement pour l'Espagne, l'Angleterre portoit son attention sur un objet étranger à ses intérêts, qui épuisoit tous ses revenus, & qui l'empêchoit de pousser la guerre en Amérique avec beaucoup de vigueur. Georges II, qui avoit fort vivement embrassé la querelle de la Reine de Hongrie, ne se contenta pas de lui fournir des subsides considérables: il eut encore l'imprudence d'envoyer des troupes dans les Pays-Bas. Il y entretint une très-forte armée, qui lui coûtoit des sommes immenses, & qui fit négliger la marine. Une entreprise manquée sur Carthagène ne devoit pas faire conclure que ce seroit inutilement qu'on feroit d'autres tenta-

tives. Ce fut cependant ce qui arriva, par la négligence du Ministère Britannique. L'Amiral Vernon, après son retour de Carthagène, fit une descente dans l'Isle de Cuba; là les troupes, au lieu d'attaquer Saint-Jago, restèrent dans l'inaction pendant plusieurs mois, & perdirent presque tout leur monde par les maladies.

Enfin, au commencement de cette année, un petit renfort arriva à la Jamaïque. Aussi-tôt l'Amiral Vernon fit voile pour Porto-Bello. Le Général Wentworth, qui commandoit les troupes de terre, proposa dans le Conseil de traverser l'Isthme, & d'aller attaquer Panama. Mais lorsqu'on fut débarqué sur les côtes Espagnoles, on convint que l'entreprise étoit impraticable. Ainsi les troupes furent rembarquées pour la Jamaïque, & vers la fin de l'année elles revinrent en Angleterre. Pendant cet intervalle les Espagnols de la Floride tentèrent une descente dans la Géorgie, avec deux frégates & trente petits vaisseaux, à bord desquels il y avoit trois mille hommes de troupes de terre; mais le Général Oglethorpe les obligea de se retirer promptement.

Pendant toute l'année suivante 1743, les Espagnols paroissent si occupés de soutenir leurs armées en Italie, qu'on n'auroit pas cru qu'ils eussent guerre avec l'Angleterre, si quelques-uns de leurs Corsaires n'eussent de temps en temps fait quelques prises Angloises en Europe & en Amérique. Cependant, comme les affaires de l'Empire attiroient principalement l'attention de l'Angleterre, elle fit marcher ses troupes en Allemagne sous les ordres du Comte de Stair; & le Roi Georges II, ayant joint son armée, combattit les François à Dettingen le 27 de Juin. D'un autre côté, le Chef d'Escadre Knowles fit une descente sur les côtes septentrionales de la Mer du Sud; & il attaqua les deux Forts de la Guéra & de Porto-Cavallo, d'où il fut repoussé par les Espagnols avec une perte considérable.

Mais voici le plus grand dommage que reçurent les Espagnols pendant tout le cours de cette guerre. Les Escadres Angloises croisoient dans la Méditerranée; l'Amiral Matthews avoit jetté le désordre dans leur commerce, & leur

avoit ôté par ses manœuvres tout moyen & toute espérance de rafraîchir leurs troupes en Italie. Le 11 de Février 1744, cet Amiral attaqua la flotte combinée de France & d'Espagne, à la hauteur de Toulon. L'engagement ne devint pas général, parce que l'Escadre Françoisise ne se trouva point en ligne. & sur-tout par la lenteur ou la négligence de l'Amiral Lestock : mais tous les vaisseaux Espagnols qui soutinrent le combat furent entièrement défaits par Matthews. Trois jours après, la flotte Espagnole pouvoit encore être attaquée une seconde fois, & souffrir de grands dommages ; mais la mésintelligence qui subsistoit encore entre les deux Amiraux Anglois, les empêcha de profiter d'une occasion si favorable.

Depuis cette époque jusqu'à la mort de Philippe V, il n'est rien arrivé de considérable en Europe relativement aux affaires de l'Espagne. Philippe mourut à Madrid le 11 Juillet 1746, dans la soixante-troisième année de son âge, & il eut pour successeur, Ferdinand, le seul fils de son premier mariage qui lui ait survécu. Il laissoit, de sa secon-

de femme, Elisabeth Farneze (1), trois fils, Don Carlos, alors Roi de Naples & de Sicile, Don Philippe, à présent Duc de Parme & de Plaisance (2), & Don Louis, pour lors Archevêque de Tolède, mais qui depuis a eu permission de quitter l'Etat Ecclésiastique. Il laissoit encore trois filles de son second mariage, Marie-Anne-Victoire, à présent Reine de Portugal, Marie-Thérèse, mariée au Dauphin l'année d'auparavant, & Marie-Antoinette, mariée au Duc de Savoie. Marie-Thérèse mourut en couches à Versailles, quelques jours après la mort du Roi son père.

Ferdinand VI avoit à peine trente-trois ans lorsqu'il monta sur le trône, & il signala les commencemens de son règne par différentes actions qui annonçoient un bon Prince, aimant son peuple, & rempli de bonnes intentions. Il avoit désigné deux jours dans la semaine où il entendoit lui-même les demandes de ses sujets, en écoutant toutes

(1) Morte le 5 Juillet 1766.

(2) Il est mort le 18 Juillet 1765, & son fils, Don Ferdinand, lui a succédé.

leurs raisons. Il nomma pour son premier Ministre Don Joseph de Carvajal, & bien-tôt après il donna un Edit par lequel il déclaroit qu'il rempliroit les engagemens de ses prédécesseurs avec les Alliés. On croyoit d'abord que le systême de la Cour d'Espagne souffriroit quelque changement. La guerre d'Italie, depuis cinq ans, lui étoit extrêmement onéreuse, elle étoit sans succès, & dans le fond il s'agissoit d'un objet fort indifférent pour le bonheur de la Nation. D'un autre côté, la guerre avec l'Angleterre lui avoit fermé tous les ports, interrompu son commerce, & fait renchérir toutes les denrées & les marchandises Angloises dont il est difficile aux Espagnols de se passer. Mais la politique des Ministres de Madrid resta la même.

Les Espagnols, pendant cette campagne, furent battus deux fois en Lombardie, avec perte de plus de vingt mille hommes, tant tués que prisonniers : ils furent enfin forcés par les Autrichiens d'abandonner l'Italie, & de se retirer en Provence. Cependant Ferdinand continua la guerre, & n'imputant le mauvais succès de ses armes qu'à la mauvaise conduite

conduite du Comte de Gages, il le rappella, pour donner le commandement au Marquis de Las Minas. Vers la fin de l'année, il permit à la Chambre du Commerce d'entrer en négociation secrète avec la Compagnie Angloise des Mers du Sud, pour fournir des Nègres aux Colonies Espagnoles. Mais jamais le Roi de Portugal, chez qui on négocioit cette affaire, ne put obtenir de lui qu'il fit une paix séparée avec l'Angleterre. Cependant les François ses alliés, après avoir extrêmement souffert l'année suivante 1747, soit par la destruction de leurs flottes, soit par la ruine de leur commerce, & par une famine qui étoit sur le point de devenir générale dans toute la France, demandèrent un Congrès. Ferdinand alors, voyant qu'il ne pourroit plus continuer la guerre avec succès, soit en Italie, soit contre l'Angleterre, puisque ses alliés mettoient bas les armes, consentit à la paix.

On prétend que cette paix n'étoit point du goût de la Reine Douairière. Mais comme elle n'avoit pas eu pour Ferdinand, tandis qu'il n'étoit que Prince des Asturies, des égards convenables, elle eut ordre de se retirer de

Madrid , & de choisir pour sa demeure , ou Tolède , ou Valladolid , ou Burgos , ou Sarragoce. Son fils , l'Infant Don Louis , eut ordre en même temps de se retirer dans son Diocèse.

Bien-tôt après on vit les Ministres Plénipotentiaires se rendre à Aix-la-Chapelle ; & l'année suivante , après qu'on eut établi les Préliminaires , on publia dans le mois de Mai la cessation entière des hostilités. Le Traité définitif ne fut conclu que le 7 Octobre , & contenoit vingt-quatre articles , qui avoient pour base les Traités de Westphalie , de Madrid , de Nimègue , de Ryfwick , d'Utrecht , de Bade , de Londres & de Vienne. Par ce Traité , la Reine de Hongrie cédoit à Don Philippe les Duchés de Parme , de Plaisance & de Guastalla , avec cette clause , que , si Don Philippe mouroit sans enfans mâles , ou que lui ou ses descendans succédassent au trône d'Espagne ou des deux Siciles , les Duchés dont elle le mettoit en possession , seroient réversibles à la Maison d'Autriche. Comme le Roi de Sardaigne avoit aussi quelques prétentions sur Parme & Plaisance , son consentement étoit nécessai-

re. Il céda donc aussi tous ses droits de la manière la plus solennelle, mais à condition que tout le territoire qui lui appartenoit, lui seroit également réversible, si Don Philippe mouroit sans postérité masculine, ou si Don Carlos, son frere, succédoit à la Couronne d'Espagne, & que lui Don Philippe montât sur le trône de Naples & de Sicile. Par d'autres articles de ce Traité, le Roi de Sardaigne, la République de Gênes & le Duc de Modène furent rétablis dans leurs États; & l'*Assiento* fut renouvelé pour quatre ans en faveur des Négocians Anglois, comme pour les dédommager des quatre années de guerre pendant lesquelles ce Contrat n'avoit point eu d'existence.

On ne parla pas dans ce Traité du droit que prétendoient avoir les Espagnols, de faire visiter par leurs Gardes-Côtes tous les vaisseaux étrangers qui approchoient de leurs Colonies en Amérique, non plus que de leur privilège pour pêcher sur les Bancs de Terre-Neuve, ni de la possession de la Baye de Campêche qu'ils s'étoient appropriée exclusivement à l'Angleterre, qui, même avant l'année 1670, y avoit formé

des établissemens. Tous ces différens points de contestation, qui avoient d'abord précipité l'Espagne & l'Angleterre dans une guerre longue & cruelle, furent renvoyés, avec quelques autres de moindre conséquence, pour être discutés à l'amiable par des Commissaires. Si les deux Nations, avant la guerre, eussent voulu consulter avec équité leurs intérêts respectifs, elles auroient pû en venir à cet accommodement; mais chaque Nation, par des vûes particulières, prétendoit elle seule envahir tout le commerce, tandis qu'une communication réciproque entr'elles leur eût été bien plus avantageuse.

La Paix d'Aix-la-Chapelle paroissoit avoir ramené la tranquillité en Europe. Cependant Ferdinand garda toutes ses forces de terre, sans licencier aucune partie de ses troupes; il donna même des ordres pour augmenter sa marine avec la plus grande diligence. Le Marquis de l'Ensenada, pour lors premier Ministre, connoissant tout le dommage que le commerce d'Espagne avoit souffert par le commerce interlope & clandestin que les Nations étrangères faisoient avec les Colonies Espagnoles, donna des ordres sévères aux Améri-

cains pour garder leurs côtes avec plus de soin que jamais. Ces ordres furent exécutés avec la dernière rigueur ; ce qui offensa toutes les Nations de l'Europe qui commerçoient en Amérique. Les Colons Espagnols ne purent eux-mêmes y tenir ; ils se soulevèrent dans la Province des Caraques ; ils coururent aux armes , obligèrent les troupes de se retirer dans le Fort de la Guira , & rendirent le commerce libre. A la première nouvelle qu'on eut de cette émeute à la Cour , on fit embarquer à Cadix quinze cents hommes , qui à leur arrivée en Amérique furent assez heureux pour mettre fin à cette sédition.

Dès-lors Ferdinand s'appliqua tout entier à la police intérieure de son Royaume , & à inspirer l'industrie à ses sujets. Il cherchoit sur-tout à remettre en vigueur l'Agriculture , seule & vraie source de toutes les richesses d'un État qui possède de grands territoires. Il accorda des privilèges pour établir des Manufactures de draps , & donna tous les encouragemens possibles à quelques Tisserands & Charpentiers Anglois qui vouloient s'établir en Espagne. On arrêta par ses ordres plus de vingt mille

vagabonds dispersés en différentes Provinces, à qui on fit défricher les terres. Sur la fin de l'été, il ouvrit la communication entre les deux Castilles, par une grande & magnifique route de quinze à seize lieues de longueur, sur laquelle on comptoit sept ponts bien bâtis, & environ trois cens aqueducs ou canaux. Tout ce travail fut commencé & achevé dans l'espace de cinq mois, sous la direction du Marquis de l'Ensenada. Le Roi étoit alors très en état de poursuivre cette entreprise, par les richesses immenses que ses Colonies d'Amérique venoient de verser dans son trésor. Comme les Anglois, dès les commencemens de la guerre, avoient agi avec beaucoup de vigueur & d'activité sur mer, ils avoient jetté l'allarme dans les Colonies qui gardèrent leurs richesses, & qui attendirent la paix pour les faire passer en Europe.

Cependant les Commissaires des Cours de Londres & de Madrid commencèrent leur négociation pour les points contestés entre les deux Couronnes; & le tout fut réglé par un Traité conclu à Madrid le 5 Octobre 1760. Par ce Traité, Sa Majesté Britannique

renonçoit aux quatre années de l'*Affiento* qui restoient encore à remplir, & à toutes les dettes que l'Espagne avoit contractées envers la Compagnie Angloise, moyennant cent mille livres sterling ou environ deux millions de livres qui furent données en dédommagement. Sa Majesté Catholique, d'un autre côté, s'engageoit à n'exiger à l'avenir des Négocians Anglois qui apportotent des denrées ou des marchandises dans ses ports, d'autres droits que ceux qu'ils payoient sous Charles II, Roi d'Espagne; & en même temps elle permettoit aux Anglois de prendre du sel dans l'isle de Tortuga. Tous les Traités précédens furent confirmés, & les deux Rois promirent réciproquement d'abolir toutes les innovations introduites dans le commerce des deux Nations. Mais ces innovations n'ayant point été spécifiées, c'étoit comme si l'on n'en eût point fait mention. Ainsi les points de contestation les plus importans étant demeurés indécis, ils donnèrent naissance à une autre guerre. Il est étonnant qu'on ne voulût pas s'expliquer clairement & de bonne foi. Si les prétentions respectives des deux Couronnes

avoient été discutées à l'amiable, les deux Nations auroient toujours été unies, & par conséquent auroient concouru mutuellement à leur prospérité. L'or, l'or : voilà l'idole des Commerçans, quoique l'or ne soit pas, à beaucoup près, ce qui contribue à rendre un Etat heureux & florissant. Mais si, pour acquérir ce métal, les Négocians Anglois avoient violé les Traités, il étoit bien plus de l'honneur & de l'intérêt de l'Angleterre de punir ses Marchands, que d'entrer dans une nouvelle guerre pour leur défense.

Le reste du règne de Ferdinand, après la signature du Traité de Madrid, fut fort vuide d'événemens. Le ministère Britannique ne voyoit qu'avec jalousie les efforts de la Cour de Madrid, pour introduire en Espagne les manufactures de laine : il réclama hautement tous les ouvriers Anglois qui avoient passé en Espagne. Il s'éleva encore de nouvelles disputes entre les deux Cours au sujet des Négocians Anglois qui commerçoient avec les Indiens de Moskito, peuple libre qui n'avoit jamais voulu se soumettre à l'Espagne, & qui réclamoit la liberté de son commerce. Ferdinand

eut en même temps la mortification de voir qu'il étoit impossible d'introduire l'industrie parmi ses sujets ; que tous les privilèges, toutes les faveurs & tous les encouragemens qu'il donnoit, ressembloient à une pluie qui tombe dans un désert aride & stérile, rempli de sable & de gravier, où ni semence ni racine ne peut jamais prendre. En 1754, le Marquis de l'Ensenada fut disgracié, & le département des Indes fut conféré à Don Richard Wall, Secrétaire des affaires étrangères, revenu depuis peu de son ambassade en Angleterre. Deux ans après, la guerre s'étant déclarée entre la France & l'Angleterre, Ferdinand promit qu'il s'en tiendrait à la plus exacte neutralité.

La Reine mourut vers la fin de 1758 ; Ferdinand en fut inconsolable, & tomba dans une mélancolie si profonde, qu'il ne vouloit plus ni faire aucun exercice, ni prendre même de nourriture. Ses sujets allarmés firent pendant sept mois des prières publiques pour son rétablissement ; enfin sa maladie empirant de jour en jour, il mourut le 10 Août 1759. Comme il ne laissoit point d'enfans, Don Carlos lui suc-

céda, en renonçant solennellement au Royaume de Naples, qu'il promit de ne jamais réunir à l'Espagne. Il plaça sur le trône des deux-Sicules Don Ferdinand, son troisième fils, au lieu de son fils aîné, dont la foiblesse ne lui permettoit pas de soutenir une Couronne, & réserva la succession d'Espagne pour son second fils. Don Carlos, ou Charles III, arriva en Espagne dans le mois de Novembre, & quelques temps après il fit à Madrid une entrée pompeuse.

On sçait ce qui s'est passé sous le Roi régnant. Personne n'ignore que l'Espagne, pour avoir cessé quelque temps de garder la neutralité, a été obligé de nous céder la Floride, d'abandonner ses prétentions sur la pêche de Terre-Neuve, & de nous permettre de couper des bois dans la baye de Honduras.

Pour mettre à présent le lecteur en état de connoître exactement les intérêts respectifs des deux Couronnes, il ne reste plus qu'à donner une courte notice des différens Traités que les Ambassadeurs, Ministres & Envoyés de l'Angleterre ont conclus avec l'Espagne.

Noms des Ambassadeurs, Ministres & Envoyés de la Grande-Bretagne à la Cour d'Espagne, depuis l'année 1600 jusqu'en 1761 inclusivement, avec les titres des Traités & Conventions entre les deux Cours. Les Traités antérieurs à 1600 se trouvent dans le Corps diplomatique, Tome IV.

SOUS JACQUES I, Roi d'Angleterre, & Philippe III, Roi d'Espagne, en 1600, le Comte de Nottinguen & le Chevalier Charles Cornwal. Celui-ci resta seul Ambassadeur en 1605. Le Traité de Londres fut signé en Angleterre en Août 1604, par le Comte de Dorset & le Marquis de Vélasco. En 1618, le Chevalier Jean Digby, Ambassadeur. En 1620, le Chevalier Walter Aston. En 1622, Mylord Digby, Ambassadeur extraordinaire. En 1623, le Prince de Galles, le Duc de Buckingham, & Mylord Digby, créé Comte de Bristol, furent employés tous les trois à faire réussir le mariage de l'Infante avec le Prince de Galles lui-même. Le Contrat fut conclu au mois d'Avril 1623. On fut sept ans à négocier cette

alliance; nous en parlerons à la suite de ceci, dans un article particulier.

Sous Philippe IV & Jacques I, le Chevalier Walter Aston, Ambassadeur, qui fit le Traité concernant le Palatinat en 1623.

Sous Charles I & Philippe IV, le Chevalier François Cottington, Ambassadeur. Le Traité fut conclu en Novembre 1630, & signé à Madrid par Cottington, Colona, de Rosas & Philippe IV. En 1643, M. Franshaw résident. L'Espagne accorde à l'Angleterre de grands privilèges en Mars 1645.

Sous Philippe IV & Cromwel, M. Aschem, Envoyé, tué dans son Hôtel à Madrid, par des cavaliers Anglois. Le Traité est du mois de Mai 1653.

Sous Philippe IV, & pendant l'exil de Charles II, Roi d'Angleterre, il se fit une ligue en 1657, entre Charles & l'Archiduc Léopold, Gouverneur des Pays-Bas. Charles II, par ce Traité, étoit libre de faire sa résidence à Bruxelles; l'Archiduc s'engageoit à lui fournir six mille hommes, & à lui donner 6000 livres de pension & mille écus au Duc d'Yorck. Un pareil Traité fait par un Prince banni & dépouillé de ses

Etats, surprit toute l'Europe. Pendant cet intervalle, Cromwel envoya les Lords Clarendon & Cottington à Madrid; mais la Cour refusa pendant deux ans de leur donner audience. Ils furent ensuite obligés de prendre congé & de se retirer, afin de n'être pas témoins de l'arrivée des tableaux qui avoient appartenus à Charles I, & que l'Ambassadeur d'Espagne envoyoit de Londres à Madrid.

Sous Charles II, rétabli, & Philippe IV, en 1652, le Chevalier Richard Frauschans. Il mourut à Madrid en 1656. On a imprimé des Lettres concernant son Ambassade.

Sous Charles II, Roi d'Espagne, & Charles II, rétabli en Angleterre, le Comte de Sandwich, Ambassadeur en 1665. Le Traité est du 23 Mai 1667, & signé à Madrid par Sandwich, Nidhard, d'Onata & Pennaranda. Ce fut le Chevalier Guillaume Godolphin, pour lors Secrétaire d'Ambassade, qui imagina ce Traité, dont il dressa tous les articles, & il a servi de base à tous les autres Traités que l'Angleterre a faits dans la suite avec l'Espagne. En 1668, le Chevalier Guillaume Godolphin,

Ambassadeur. Le Traité qu'il conclut est du 8 Juillet 1670. Godolphin continua de rester à Madrid après que le temps de son Ambassade fut expiré. Il y mourut en 1696, laissant une succession de près d'un million & demi. Mais ses héritiers ne recueillirent pas tout; la partie la plus considérable de ses richesses servit à bâtir l'Eglise de Saint-Georges à Madrid. Il mourut Catholique Romain. La Chambre des Communes, lors de la conspiration des poudres, avoit demandé à Jacques I de représenter Godolphin, parce que Oatès l'avoit chargé dans ses accusations; mais Godolphin n'osa jamais revenir en Angleterre. Ce dernier Traité qu'il conclut regarde l'Amérique, & c'est le seul qui puisse régler les disputes & les prétentions que nous avons dans ces Colonies. Il établit la liberté de notre navigation dans les mers de l'Amérique; il est vrai que ce point n'a pas été confirmé par le Traité de 1750, & il est surprenant qu'il reste encore indé-

Sous Jacques II, il n'y eut point d'Ambassadeur.

Sous Guillaume III, Roi des Isles

Britanniques, & Charles II, Roi d'Espagne, en 1699, le Comte de Stanhope, Envoyé. Il avoit voyagé pendant dix ans en Espagne comme simple particulier, & il fut rappelé en Angleterre presque aussi-tôt qu'il fut revêtu d'un caractère public, parce qu'on ordonna à Londres, au Marquis de Cavalos, Ambassadeur d'Espagne, de sortir des Etats de la Grande-Bretagne, sur un Mémoire odieux qu'il avoit présenté en Septembre 1699, aux Lords-Judiciers de l'Angleterre. Dans la même année le Comte de Schonembergh fut revêtu du titre de Ministre de la Grande-Bretagne & des Etats-Généraux. Auparavant il s'appelloit Belmont, & il étoit Agent du Prince d'Orange avant la révolution; depuis long-temps il n'étoit point aimé des Espagnols.

Sous la Reine Anne & les deux Prétendans à la Couronne d'Espagne, Philippe, Duc d'Anjou, & Charles, Archiduc d'Autriche, le Comte de Peterborough, Ambassadeur extraordinaire, & le Général Stanhope, Envoyé extraordinaire, & tous les deux auprès de l'Archiduc Charles en 1706. Le Général Stanhope prenant avantage du mau-

vais état des affaires de l'Archiduc, conclut avec le Comte d'Oropeza, le Prince de Lichtenstein & le Comte de Cordoue, Amiral d'Arragon, ses Plénipotentiaires, un Traité de Commerce, qui certainement, si Charles fût monté sur le trône d'Espagne, auroit bien indemnisé l'Angleterre des dépenses énormes qu'elle fit pour la guerre de la succession.

Voici la substance de ce Traité singulier. 1°. Une paix sincère entre les deux Couronnes. 2°. Tous les Traités d'amitié & de commerce renouvelés, de même que tous les privilèges anciennement accordés, particulièrement par Philippe IV, & confirmés par le Traité de 1667. 3°. Tous les prisonniers des deux parts mis en liberté & sans rançon. 4°. Toutes les marchandises amenées en Espagne par les Sujets de la Grande-Bretagne, & pour lesquelles on leur a fait payer différens droits, ne les paieront plus que six mois après leur débarquement, ou immédiatement après la vente qui en sera faite. 5°. Les Sujets de Sa Majesté Britannique pourront porter en Espagne les marchandises des Etats de Maroc, sans qu'on exige

d'eux des droits plus considérables que ceux qu'ils ont coutume de payer. 6°. Le tarif qui contiendra le prix & les taxes dont les Commissaires de la Reine d'Angleterre & du Roi d'Espagne seront convenus, sera fixé, réglé & établi dans l'espace d'un an, à compter depuis la signature de ce Traité. Il sera ensuite publié & affiché dans toutes les Villes & Ports de Sa Majesté Catholique, & l'on ne pourra obliger les Sujets de l'Angleterre à payer des droits plus forts que ceux qui y seront établis. Quant aux marchandises dont il n'est pas possible de faire mention dans ce tarif, elles ne paieront pas plus de sept pour cent, suivant leur valeur, en déclarant leur quantité & leur prix; ce qui sera fait par le Négociant lui-même ou par son Facteur, & confirmé par des témoins, dont on recevra le serment. 7°. Toutes les prises marchandes faites par les vaisseaux de guerre de S. M. Britannique, ou par ses Corsaires, sur les Espagnols, seront regardées comme appartenantes à l'Angleterre. 8°. La Reine de la Grande-Bretagne & S. M. le Roi d'Espagne Charles d'Autriche, ratifie-

ront les présens articles dans l'espace de dix semaines.

On avoit joint à ce Traité un article secret par lequel il étoit convenu qu'on formeroit une Compagnie des Indes composée de Négociants Sujets de la Grande-Bretagne & de l'Espagne pour toutes les possessions Espagnoles hors de l'Europe. Mais cet établissement ne devoit avoir lieu que lorsque Charles seroit monté sur le trône ; & en cas d'accidens imprévus qui empêcheroient la formation de cette Compagnie, Sa Majesté Catholique s'obligeoit pour elle-même, & pour ses successeurs, à compter du jour de la paix générale au jour & au moment où cette Compagnie des Indes auroit son existence, de permettre aux Sujets de S. M. Britannique, d'envoyer annuellement dans les Colonies Espagnoles dix vaisseaux de trois cents tonneaux, moyennant qu'ils paiaissent les droits, qu'ils s'enregistraient dans le Port de l'Espagne qui seroit désigné par Sa Majesté, & qu'ils donnaissent caution que leur retour en Europe se feroit dans ce même Port d'Espagne, sans toucher ailleurs. Sa Majesté Ca-